

Sous les feuilles d'un chêne  
Je me suis fait sécher ;  
Sur la plus haute branche  
Le rossignol chantait.

CHŒUR—Il y a longtemps, etc.

Sur la plus haute branche  
Le rossignol chantait.  
Chanté, rossignol, chante,  
Toi qui as le cœur gai.

CHŒUR—Il y a longtemps, etc.

Chante, rossignol, chante,  
Toi qui as le cœur gai ;  
Tu as le cœur à rire,  
Moi je lui-t-à pleurer.

CHŒUR—Il y a longtemps, etc.

Tu as le cœur à rire,  
Moi je lui-t-à pleurer :  
J'ai perdu ma maîtresse  
Sans l'avoir mérité.

CHŒUR—Il y a longtemps, etc.

J'ai perdu ma maîtresse  
Sans l'avoir mérité,  
Pour un bouquet de roses  
Que je lui refusai.

CHŒUR—Il y a longtemps, etc.

Pour un bouquet de roses  
Que je lui refusai.  
Je voudrais que la rose  
Fût encore au rosier.

CHŒUR—Il y a longtemps, etc.

Je voudrais que la rose  
Fût encore au rosier,  
Et que le rosier même  
Fût à la mer jeté.

CHŒUR—Il y a longtemps, etc.

Les Hurons, en écoutant ce chant, joyeux s'animent peu à peu ; à la fin de chaque refrain ils répétaient à tue-tête, dans leur langue, sur un air qu'ils croyaient semblable :

Ouyata enhaha  
Engoho tonuhaton

L'entrain était donné, et les meilleurs chanteurs de chacun des canots canadiens entonnèrent tour à tour la chanson qu'il croyait la plus convenable à la circonstance.

La nuit était fort avancée, et la lune depuis longtemps couchée quand la flotte arriva en vue de la Pointe à la loutre. Quelque temps avant, Colas, après avoir donné ses instructions à Simoneau dont le canot était près du sien, s'était séparé de la flottille et dirigé vers l'anse aux Canards, au fond de laquelle était l'entrée de sa cache, que l'on ne pouvait atteindre que par eau. C'était là qu'il voulait déposer ses deux prisonnières pour calmer leur crainte des Hurons, et procurer en même temps à Corlarine le repos, la sécurité et la tranquillité, dont elle avait grand besoin.

Il fit faire un bon feu, les installa commodément avec des provisions et tout ce qu'il leur fallait, et leur recommanda de ne pas chercher à sortir, de peur d'être vues de quelques Hurons hostiles qui pourraient rôder dans les environs. Après leur avoir promis de revenir le lendemain avec ses

hommes il regagna son canot et partit pour la Pointe à la loutre.

Toute la matinée du lendemain fut employée à faire le partage du butin pris sur les Iroquois ; mais avant de livrer à chacun la part qui lui revenait, on remit aux commis de chaque bourgeois les canots et les marchandises qui leur appartenaient.

Les lettres que Colas avaient apportées de Montréal constataient qu'un quart de toutes leurs marchandises serait sa propriété ; les commis lui livrèrent donc, pour sa part du butin, sept canots remplis. Après cela on remit à Le Rat tous les pièges qui lui avaient été volés. Puis on livra à chacun la part de butin qui lui avait été allouée. Enfin, quand tout eut été réglé à la satisfaction générale, Colas s'adressant aux Canadiens leur demanda ce qu'ils se proposaient de faire, d'attendre plus longtemps à la bourgade ou de continuer de suite leur voyage jusqu'à Michilimackinac.

—Nous pensons qu'il vaut mieux partir de suite ; l'hiver avance ; nous aurions dû nous y rendre dès l'automne passé ; on attend les marchandises pour la traite, et nous sommes en retard.

—Je crois que vous avez raison. Vous n'avez plus rien à craindre des Iroquois, le temps est au beau, et pas de glaces pour vous arrêter. Avez-vous engagé des Nipissiriniens pour conduire vos canots ?

—Oui.

—Eh bien, partez et tâchez de revenir au plus tôt ; je vais laisser ici mes hommes pour protéger vos canots et vos effets. Je vous rejoindrai demain à la bourgade.

Puis se tournant vers le chef Huron :

—Et toi, Kondiaronk, que vas-tu faire ? vas-tu rester pour continuer la chasse ?

—Non, chasse pas bonne ici c't'année ; pas d'castors, pas d'visons, rien que rats-musqués. Pas bons rats-musqués, pas vendre. Je vas retourner à la chute aux chats.

—Eh bien, répondit Colas, j'achèterai tous les rats-musqués. Puis se tournant vers les commis :

—Combien valent les rats-musqués cette année ?

—Six sols par peau de choix, payable en marchandises, répondirent-ils, si encore nous en avons de reste, après avoir acheté les autres fourrures que l'on nous a recommandé d'acheter d'abord.

—Tu as entendu, Kondiaronk ? je prendrai tous les rats-musqués à six sols, payable en marchandises. Tous ceux qui en ont à vendre auront le même prix.

Comme parmi le butin pris sur les Iroquois, il y avait une grande quantité de rats-musqués qui avait été partagé, tous offrirent à Colas de les lui vendre. Lui seul connaissait la hausse subite qu'avaient éprouvée ces fourrures en France et la grande demande qui en serait la conséquence à l'arrivée de la flotte du printemps à Québec ; aussi devait-il réaliser, par cette seule transaction, un immense bénéfice, s'il pouvait les conduire à Québec et les laisser à M. Racios avant le premier mai suivant.

Le Rat accepta les offres de Colas. Il devait